

restant de mes jours !

C'était là exactement ce qu'il me fallait, et ce qu'il me faut aussi à longue échéance pour faire contrepoids à une activité intellectuelle trop fougueuse. A cet égard, des promenades quotidiennes que je pourrais m'imposer, comme on me l'a suggéré depuis longtemps, ne seraient pas d'un grand secours : la tête continue à moudre pendant les promenades comme dans le lit, sans se laisser déranger par les beautés du paysage, que je traverse sans rien voir quasiment ! Par contre, en arrosant le jardin, à charge à moi d'avoir soin qu'il se porte bien, et mieux encore en binant une planche de légumes, je ne peux m'empêcher de faire attention et m'en pénétrer tant soit peu - me rendre compte de la texture de la terre, comment celle-ci est affectée par le binage, par les plantes potagères comme par les "mauvaises" herbes qui y poussent, par le compost et par le paillage - et également, à force, me rendre compte de l'état des plantes que je suis censé soigner, état qui reflète dans une large mesure la plus ou moins grande attention que j'aurai su leur accorder. Cette activité de jardinage, et tout ce qui tourne autour, répond à deux fortes aspirations ou dispositions en moi : celle qui me pousse vers une action où je voie au jour le jour **sortir quelque chose de mes mains** (ce qui n'est nullement le cas pour la promenade, et encore moins pour les poids et haltères que m'a suggéré tel collègue et ami. . .) ; et celle aussi me poussant vers une action où, à chaque moment, j'aie l'occasion **d'apprendre** au contact des choses. Il semblerait que je sois le mieux disposé à apprendre dans les situations justement où je "fais" quelque chose - "quelque chose" qui prend forme et se transforme sous mes mains. . .

Une fois dépassé l'état d'épuisement à proprement parler, ma convalescence s'est faite, il me semble, à la faveur de deux types d'activité, ou plutôt, de deux types de facteurs importants et bénéfiques dans mes activités au jour le jour, tant dans la maison qu'au jardin. D'une part il y avait **l'effort physique** : alors même que je me sentais souvent fatigué et sans entrain avant de me mettre au travail - plus ce travail était "dur", me faisant manier une lourde pioche ou de grosses pierres disons, plus après coup je me sentais en forme, lourd d'une bonne fatigue. Et il y avait aussi le contact avec des **choses vivantes** : les plantes qu'il fallait soigner ; la terre qu'il fallait préparer pour les accueillir, puis pailler ou biner ; les aliments qu'il fallait préparer et que je mangeais avec autant de plaisir que j'avais eu à préparer Le repas ; le chat réclamant sa pitance, et sa part d'affection ; les ustensiles et outils divers aussi, et jusqu'aux cailloux raboteux et souvent mal léchés qu'il fallait tourner et retourner dans tous les sens, afin de les assembler en des murets qui veuillent bien tenir debout. . .

Effort physique et contact des choses vivantes - ce sont là deux aspects justement qui manquent dans le travail intellectuel, et qui font qu'un tel travail est par nature incomplet, parcellaire, et à la limite, s'il n'est complété et compensé par autre chose, dangereux voire néfaste. C'est la troisième fois, en à peine plus que trois ans, que j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte. Il est même devenu bien clair maintenant, que je suis placé devant une échéance draconienne : changer un certain mode de vie, retrouver un équilibre où le pôle yin de mon être, mon corps, ne soit constamment négligé au profit du pôle yang, l'esprit ou (pour mieux dire) la tête - ou sinon, y laisser ma peau dans les toutes prochaines années. C'est ce que mon corps m'a dit, aussi clairement qu'il est possible de le dire ! J'en arrive à présent à un point dans ma vie où le besoin d'une certaine "sagesse" élémentaire est devenu une question de **survie**, au sens propre et littéral du terme. C'est sûrement une bonne chose - autrement la dite "sagesse" se voyait perpétuellement renvoyée aux calendes, au profit de cette espèce de boulimie dans l'activité intellectuelle, qui a été une des forces dominantes dans toute ma vie d'adulte.

Placé devant une échéance aussi claire : "changer ou crever !" - je n'ai pas eu à me sonder pour connaître mon choix. C'est ce qui fait que pendant près de quatre mois, j'aie pu, sans jamais avoir l'impression de me faire violence, m'abstenir de toute activité intellectuelle, maths ou pas maths. J'ai su, sans avoir eu à me le